

JOHN S. SPINK

London

«SENTIMENT», «SENSIBLE», «SENSIBILITÉ»: LES MOTS, LES
IDÉES, D'APRÈS LES «MORALISTES» FRANÇAIS ET BRITANNIQUES
DU DÉBUT DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

La «morale du sentiment» naquit avec le dix-huitième siècle, dont c'est l'expression culturelle la plus caractéristique. Elle comprenait une psychologie en même temps qu'une éthique, le mot «psychologie» n'étant pas encore courant, et la psychologie n'étant pas encore constituée comme discipline indépendante. Dans cette étude, nous chercherons à la saisir à ses débuts comme une prise de conscience réalisée par le moyen d'un lexique nouveau ou renouvelé. Elle fit son apparition, comme attitude envers le monde consciemment adoptée, dans le genre littéraire le plus goûté de l'époque, à savoir les livres de morale, tant ceux qui visaient surtout l'utilité, comme le *Système du coeur* (1704) de l'abbé Gamaches, que ceux qui cherchaient à mêler l'agréable à l'utile, comme le „Spectator” d'Addison et Steele (1711—1714). Sa terminologie était, ou bien d'origine française, comme le mot anglais *sentiment* lui-même, au sens de «passion de l'âme», ou bien provenue du latin de Cicéron, et popularisée par la philosophie politique humanitaire et optimiste: les ouvrages de Pufendorf et de ses traducteurs, comme Barbeyrac, ont familiarisé l'Europe avec le langage de la bienveillance (française) et de la b e n e v o l e n c e (anglaise). La terminologie qui est propre à la morale du sentiment a été courante en France avant de l'être en Angleterre. Elle se trouve toute développée dans le *Système du coeur* de Gamaches, ouvrage où la morale du sentiment est exposée systématiquement, avec des analyses psychologiques à l'appui. Dans le *Christian Hero* de Steele (1701), une critique adressée au stoïcisme (p. 67), critique qui s'accorde avec la morale du sentiment, contient le mot *insensibility*, récent au sens moral, mais il s'applique aux «assaults of fortune» et ne signifie pas une absence de bienveillance. Dans une phrase qui contient des éléments de la pensée humanitaire, la nouvelle terminologie n'est pas employée:

God presses us [...] by Natural Society to a close link with each other, a sort of enlargement of our very selves, when we run into the Ideas, Sensations and Concerns of our Brethren (p. 87-88).

Dans cette phrase, le mot *society*, et non le mot *sociability* est employé avec le sens du latin *societas*; le mot *sensations* est employé, et non le mot *sentiments*. Huit ans plus tard, dans le *Tatler* du même auteur, se rencontrent des expressions telles que «parts and sentiments» (30 viii '09), «thoughts and sentiments» (17 ix '09), «a more delicate humanity» (15 ix '09), «sensible spirits» (*âmes sensibles*) (15 ix '09), en même temps que cette déclaration, si significative en ce qui concerne la comédie sentimentale et sérieuse, que le rire naît tout aussi bien de la «general benevolence» que de la conscience d'avoir triomphé des imperfections d'autrui (3 ix '09). Dans le „Spectator”, le nouveau vocabulaire devient courant¹.

Poussons un peu plus loin notre enquête lexicologique.

En France, le mot «sentiment» avait, depuis le moyen âge, le sens d'impression physique ou morale, mais, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, il commence à s'étendre à toutes les «passions de l'âme», et on dit «les sentiments du coeur»². Au dix-huitième siècle, il s'appropriera presque toute l'aire sémantique du mot «passion», ce dernier vocable se limitant de plus en plus aux passions excessives. Cette évolution sémantique se dessine déjà dans la *Recherche de la vérité* (1665—1667) de Malebranche, où l'auteur affirme que les passions ont quelque chose de plus corporel que les sentiments³.

Le mot français «sentiment» avait aussi le sens d'*opinion*, et l'on pouvait dire, sans risque d'ambiguïté, vers la fin du dix-septième siècle: «les sentiments des philosophes sur les sentiments du coeur». Cet emploi était

¹ De nombreuses études ont été consacrées au vocabulaire de la sensibilité dans la littérature anglaise. Signalons: A. Wüstner, *Sentiment und Sentimental in der englischen Prosaliteratur des XVIII. Jahrhunderts*, „Bausteine: Zeitschrift für neuenglische Wortforschung”, 1906, B. I, H. 4, pp. 205—295; E. Birkhead, *Sentiment and Sensibility in the Eighteenth-Century Novel*, [dans:] *Essays and Studies*, Oxford 1925, pp. 92—116; W. F. Wright, *Sensibility in English Prose Fiction*, „Illinois Studies in Language and Literature”, 1937, n° 22; E. Erämetsä, *A Study of the Word Sentimental and Other Linguistic Characteristics of Eighteenth-Century Sentimentalism in England*, Helsinki 1951; C. S. Lewis, *Studies in Words*, Cambridge 1960. Le livre de C. S. Lewis se distingue par la netteté de ses analyses lexicologiques. L'étude lexicologique la plus complète est celle d'E. Erämetsä. Mine de renseignements en ce qui concerne le vocabulaire de la sensibilité en Angleterre, cet ouvrage ne pousse pas l'analyse psychologique assez loin pour dégager l'élément cognitif et volitif dans les sentiments mêmes et s'attache à l'expression verbale. L'étude des traités de morale permet de comprendre la conception que l'on se faisait, au début du dix-huitième siècle, de la valeur morale des sentiments en tant que tels.

² «Mon coeur est déchiré par mille sentimens différens, mais l'amour est toujours le plus fort, comme le plus malheureux», écrit l'héroïne du roman intitulé *Histoire des amours de Cléante et de Bélise* (1691) (éd. E. Asse, Paris 1880, p. 41).

³ *La Recherche de la vérité*, V, i, [dans:] *Oeuvres*, Paris 1963—1970, vol. II, p. 127. Mme Thiroux d'Arconville écrira en 1764: «Suivant la définition des philosophes les plus célèbres, tout sentiment excessif est une passion» (cité par R. Mazi, *L'Idée du bonheur au XVIII^e siècle*, Paris 1960, p. 453).

courant notamment lorsqu'il s'agissait des valeurs morales exprimées verbalement. On disait: «beaux sentiments», «sentiments exemplaires». Le mot du père de Rodrigue, dans le *Cid* de Corneille: «Nous n'avons qu'un honneur; il est tant de maîtresses!» (v. 1058), est un sentiment exprimé par un homme très sensible sur le point d'honneur, et peu sensible en galanterie. Employé ainsi, le mot «sentiment» approche, par le sens, du mot *sentence* (calqué sur le latin *sententia*), à la réserve qu'il implique un engagement de la part du locuteur que «sentence» n'implique pas. Au théâtre, en France, où les personnages s'exprimaient toujours avec correction, et même avec élégance, on doit supposer que les «sentiments» exprimés verbalement correspondent à des «sentiments» («passions») éprouvés effectivement, sauf dans le cas d'hypocrisie ou de flagornerie manifeste. Dans la vie réelle, cela n'était pas forcément le cas, ce qui explique que le Saint-Preux de Rousseau ait pu écrire, un siècle plus tard:

Je puis dire n'avoir de la vie ouï tant parler de sentiment, ni si peu compris ce qu'on en disoit... O Julie, nos coeurs grossiers n'ont jamais rien su de toutes ces belles maximes⁴.

En anglais, le mot *sentiment* ne fut jamais très usité au sens de «passion of the soul», malgré les efforts tentés par certains auteurs, à l'instar d'Addison et de Steele, pour l'acclimater. Le „Spectator” l'emploie, en association avec *sentence*, qui a, dans ce contexte, le sens que nous venons d'attacher au mot français analogue:

The appetites are sooner moved than the passions; a sly expression which alludes to bawdry puts a whole row into a pleasing smirk, when a good sentence that describes an inward sentiment of the soul is received with the greatest coldness and indifference (29 x '11).

Les moralistes écossais persistèrent à l'employer, mais David Hume était seul à tenter l'analyse psychologique nécessaire pour en dégager, après Descartes et Malebranche, le mécanisme et le caractère cognitif. Hume se servit, avec un grand succès, de la notion d'associations de sentiments. Les hommes de lettres britanniques en limitèrent la portée, le réservant 1° à des attitudes d'esprit (grateful, kind, fond, tender, generous sentiments, sentiments of regard for someone); 2° à des sentiments exprimés sous forme verbale (fine, worthy, base, unworthy sentiments). Selon le critique H. Home (Lord Kames), écrivant en 1762,

the term sentiment is appropriated to such thoughts as are prompted by a passion⁵.

Cette application du mot «sentiment» à l'expression verbale fait dire à Erik Erämetsä que le sens primitif du mot est celui d'une pensée exprimée verbalement⁶. L'exemple que nous avons cité, tiré du „Spectator”

⁴ *La Nouvelle Héloïse*, II, xvii, [dans:] *Oeuvres*, Pléiade, vol. II, p. 249.

⁵ Cité par Wüstner, *op. cit.*, p. 275.

⁶ Erämetsä, *op. cit.*, pp. 25—30.

(«inward sentiment of the soul»), laisse voir que cette thèse est trop abolue, mais il est vrai que le mot anglais *sentiment* se rapporte très souvent à l'expression verbale, comme dans cet autre exemple tiré du „Spectator”: «the Sentiments of their Tragedies» (Addison, 14 iv 'll). Le dramaturge Colley Cibber affirme que, dans la première scène du *Cid* de Corneille, Chimène «utters no one Sentiment that can possibly draw to her the least Esteem from the audience»⁷. Comme Chimène parle dans cette scène de son amour et de ses craintes, qui sont bien des «passions de l'âme» touchantes au moins, on voit que, pour Cibber, il est question de l'expression verbale de sentiments exemplaires.

L'emploi du mot anglais *sentiment*, au sens de «passion of the soul», étant assez rare, on continue d'employer d'autres termes. Dans un ouvrage qui est un chef-d'oeuvre de la littérature du sentiment, le *Vicar of Wakefield* de Goldsmith, on trouve, non seulement *feeling*, mais encore *sensation*: «the real sensations of her heart» (éd. Everyman, p. 209); «the different sensations of both families when I divulged the news» (p. 10)⁸.

Par contre, le mot *sentimental* fut très usité en Angleterre, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle surtout, mais peu en France. Selon Erämetsä, le mot anglais est tiré de l'anglais *sentiment* au sens de pensée exprimée verbalement. On peut croire qu'ici encore la thèse de cet auteur est trop absolue. Étant donné que les auteurs anglais tels que Steele, Addison, Sterne et Walpole appréciaient parfaitement le sens du mot français «sentiment», il est vraisemblable que leur *sentimental* se rapporte à une attitude affective plutôt qu'à une attitude réfléchie. C'est le cas de «not quite sentimental», expression employée par Walpole. Erämetsä comprend «peu conforme aux bons principes»; on peut très bien comprendre: «peu conforme aux bons sentiments», «non exempt de calcul»⁹. On reconnaît ici la notion qui est la clef de voûte du système de la morale sentimentale, à savoir l'opposition entre *sentiment* et *calcul*; nous aurons à en parler à propos du *Système du coeur* de Gamaches.

Le mot anglais *sensible* est rare au sens de «susceptible de recevoir des impressions morales» ou de «capable d'avoir des sentiments moraux». Goldsmith emploie le mot *sensibility* en parlant de «moral feeling» (voir plus loin), mais en faisant le portrait de son philanthrope il emploie le mot *sensible* au physique seulement, et non au moral:

Physicians tell us of a disorder in which the whole body is so exquisitely sensible that the slightest touch gives pain. What some have suffered in their

⁷ Préface de sa *Ximena, or the Heroic Daughter*, [dans:] *Dramatic Works*, vol. III, 1719, p. 115.

⁸ Goldsmith n'emploie pas l'expression «man of sentiment» pour parler de son philanthrope, dans *The Vicar of Wakefield*, mais Wüstner constate qu'il l'emploie dans *She Stoops to Conquer* (Acte II), et que Sheridan l'emploie dans *The School for Scandal* (Acte IV).

⁹ H. Walpole, lettre du 24 octobre 1747, [dans:] *Letters*, vol. II, Oxford 1903, p. 246; Erämetsä, *op. cit.*, p. 30.

persons, this gentleman felt in his mind: the slightest distress, whether real or fictitious, touched him to the quick¹⁰.

Johnson, dans son dictionnaire, comprend parmi les acceptions du mot *sensible*: «being easily or strongly affected», mais cet emploi dut céder le pas devant un autre emploi que Johnson traitait de «bas», à savoir celui de «sensé», de «raisonnable».

En français, le mot «sensible» s'employait depuis le moyen âge pour dire «susceptible de recevoir des impressions, physiques ou morales», mais, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, on commence à l'employer sans complément, au sens de «capable d'éprouver la passion de l'amour», comme dans le vers célèbre de la *Phèdre* de Racine (v. 1203): «Hippolyte est sensible, et ne sent rien pour moi». On l'a employé ensuite, à partir des dernières années du siècle, pour indiquer une facilité à éprouver tous les sentiments (passions); on disait: «le coeur le plus sensible et le plus tendre», un homme «tendre et sensible», «une amitié sensible et tendre»¹¹. Au milieu du dix-huitième siècle, «sensible» voudra dire, pour Prévost, pour Rousseau: «capable de perceptions nombreuses et justes et d'inclinations droites» (voir plus loin). C'est par définition que l'homme sensible aimera la vertu.

Le mot français «sensibilité» commence à être employé au sens de «capable d'éprouver la passion amoureuse» vers la fin du dix-septième siècle. Dans l'*Histoire des amours de Cléante et de Bélise* (1691), l'héroïne écrit: «Votre coeur est bien inférieur à la sensibilité du mien»¹². Le dictionnaire de Littré cite de nombreux exemples du mot «sensibilité» tirés des oeuvres des prédicateurs de la fin du dix-septième siècle et du début du dix-huitième. Selon ces prédicateurs, même Bourdaloue, qui n'avait rien d'un janséniste, la nature humaine est faible et à la notion de sensibilité s'associe pour eux celle de faiblesse. Bourdaloue affirme, il est vrai, que «la sensibilité [...] n'est pernicieuse que lorsque les sens y ont part», mais il dit encore: «la sensibilité de coeur est le principe de bien des crimes»¹³. Pour doter la sensibilité naturelle et instinctive du nouveau prestige dont elle allait jouir par la suite, et pour en faire le principe de toute perception juste, le mobile des bonnes actions et le critère des bons rapports entre les hommes, il fallait l'adjonction de la conception optimiste de la nature humaine. En effet, dans les nouvelles acceptions des mots français «sentiment, sensible, sensibilité», dès 1700

¹⁰ *The Vicar of Wakefield*, ch. III (Everyman's Library, p. 16).

¹¹ *Histoire des amours de Cléante et de Bélise*, p. 165; L. Bourdaloue (1632—1704), *Pensées*, t. II, Paris 1734, p. 57; Baudot de Juilly, *Dialogues*, t. II, 1701, p. 47.

¹² *Histoire des amours de Cléante et de Bélise*. Exemple signalé par G. Lanson, *Nivelle de la Chaussée*, Paris 1903, p. 233.

¹³ Bourdaloue, *op. cit.*, t. II, p. 64. Selon F. Castets (*Bourdaloue*, Montpellier 1904, p. 758), il s'agit d'un fragment d'ancien sermon. Ce texte est en tout cas antérieur à 1704.

environ, à la notion d'impression ou de perception s'ajoute celle de l'énergie affective: la sensibilité est devenue une force motrice.

L'association du mot «sensibilité» avec la souffrance ne se perd pas pour autant. A côté de la sensibilité sereine et bienfaisante on peut placer la sensibilité souffrante, mais, pour la pensée non-théologique, cette souffrance a une récompense; elle n'est pas faiblesse d'âme. Pour l'abbé Prévost même, dont la pensée est teintée de théologie, une grande sensibilité est la capacité d'éprouver un grand nombre d'émotions et de recevoir un grand nombre d'impressions. C'est un «triste avantage», mais la vulnérabilité a une récompense qui est une augmentation de l'être de l'homme sensible:

Le commun des hommes n'est sensible qu'à cinq ou six passions [...] mais les personnes d'un caractère plus noble peuvent être remuées de mille façons différentes; il semble qu'elles aient plus de cinq sens, et qu'elles puissent recevoir des idées et des sensations qui passent les bornes ordinaires de la nature; et comme elles ont un sentiment de cette grandeur qui les élève au-dessus du vulgaire, il n'y a rien dont elles soient plus jalouses... J'avais ce triste avantage¹⁴.

L'association des idées de sensibilité et de noblesse, explicite ici, souvent implicite dans l'expression «délicatesse des sentiments», disparaît de la prose de Rousseau. Pour Rousseau, la sensibilité souffrante permet d'atteindre le vrai, sans qu'il soit question de «caractère plus noble»:

O Julie, que c'est un fatal présent du Ciel qu'une âme sensible! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine et douleur sur la terre... Les hommes le puniront d'avoir des sentimens droits de chaque chose, et d'en juger par ce qui est véritable plutôt que par ce qui est de convention¹⁵.

La sensibilité est devenue le principe d'un jugement naïf et intègre, qui n'a pas été corrompu par la réflexion égoïste et l'amour-propre, et d'une perception juste qui perce les voiles dont la vie sociale entoure les objets. On reconnaît ici les deux aspects de la notion dont nous avons suivi le progrès, d'une part les affections, d'autre part les impressions.

En anglais, le mot *sensibility*, qui s'employait des impressions tant morales que physiques, prend, dans un texte de 1698, le sens de «capacité d'éprouver la passion amoureuse». Une héroïne de tragédie fait des reproches à un homme qui ne sent rien pour elle:

Why art thou thus unmoved, thou cruel Savage?
Hast thou no Sensibility, no Fire in thy Soul?
Or have not I the Art to blow the Flame?¹⁶

¹⁴ *Manon Lescaut*, première partie.

¹⁵ *La Nouvelle Héloïse*, I, xxvi, p. 89. Dans la *Nanine* de Voltaire (II, x), la Baronne affirme que les sentiments délicats sont réservés aux nobles:

Le sang fait tout et la naissance donne
Des sentimens à Nanine Inconnus.

¹⁶ Lamira à Gramont, dans la tragédie de Catherine Trotter intitulée *Fatal Friendship* (I, i), exemple signalé par D. S. Berkeley, *Notes and Queries*, 3 iv 1948.

Il est question, certes, dans cette citation, de la seule passion amoureuse, mais l'expression «Fire in thy Soul» en étend le sens. Cette expression correspond au français «âme de feu», et désigne l'énergie morale¹⁷. On peut la rapprocher du mot «enthusiasm», pris en bonne part, qu'on rencontre chez le philosophe optimiste Shaftesbury. Plus tard, la notion de vulnérabilité, sinon de faiblesse, prime dans le sens du mot *sensibility*. En 1735, la revue „The Prompter” définit la sensibilité comme «an inward pain» à la vue de la souffrance d'autrui¹⁸. La sensibilité du philanthrope de Goldsmith est qualifiée de «maladive»: «a sickly sensibility of the miseries of others». Pourtant la sensibilité est, pour ce même Goldsmith, le principe de la moralité: «giving sensibility to wretches devoid of moral feeling», et c'est pour lui une qualité aimable: «a happy sensibility of look»¹⁹.

La lexicologie semble donc indiquer qu'en France la sensibilité est le principe de la perception d'une part et de l'activité affective d'autre part, dès la fin du dix-septième siècle, et qu'elle est devenue par la suite le principe, non seulement de l'ampleur des perceptions et de l'énergie des affections, mais encore de la justesse des perceptions et de l'intégrité des affections. En Angleterre, c'est la capacité de sympathiser avec la souffrance et d'avoir des impulsions morales qui domine dans le sens du mot.

Consultons, après la lexicologie, la génologie, qui révèle des signes avant-coureurs dès la fin du dix-septième siècle, bien que les oeuvres maîtresses du roman et du théâtre «sentimentaux», c'est-à-dire des oeuvres dont l'action et les personnages se définissent par rapport à la sensibilité, n'aient commencé à paraître qu'au cours de la troisième décennie du dix-huitième siècle. Dès la fin du dix-septième siècle, comme Shirley Jones a pu le montrer, on publie des romans français où ce n'est pas la faute, ni même la tentation qui rend la femme intéressante, mais le malheur auquel, innocente, elle doit faire face²⁰. H. Coulet constate que «les malheurs dont sont victimes les amoureux servent seulement à rendre plus touchante leur félicité finale»²¹.

Au théâtre, à Londres, dans la première comédie de Cibber, *Love's Last Shift*, jouée en 1696, se fait remarquer une innovation dramaturgique qui sera reprise dans toutes les comédies sentimentales et sérieuses, tant anglaises que françaises. Dans les comédies de l'époque précédente, à Paris, comme à Londres, la structure dramatique avait été assurée par des oppositions de caractères. Ce principe séparait les parents des en-

¹⁷ La métaphore du feu était à la mode à Londres au début du dix-huitième siècle. Steele appelle en badinant les «men of fire» des «firemen» („Tatler” 30 viii 09).

¹⁸ „The Prompter”, n° LXIII, 17 vi 1735.

¹⁹ *The Vicar of Wakefield* (édition Everyman), pp. 172, 16, 7.

²⁰ Sh. Jones, *Examples of Sensibility in the Late Seventeenth-Century Feminine Novel*, „Modern Language Review”, 1966, vol. LXI, pp. 199—208.

²¹ *Le Roman jusqu'à la Révolution*, vol. I, Paris 1967, p. 290.

fants, les maris des femmes; tous les personnages se distinguaient les uns des autres par des oppositions tranchées. Les comédies sentimentales et sérieuses remplaceront les oppositions par des sympathies. La première comédie de Cibber se termine par le retour d'un mari volage à sa femme légitime, qui se déguise en courtisane pour le séduire. Au théâtre, les rapports de sympathie imposent à l'action dramatique un caractère romanesque.

A Paris, l'*Andrienne* de Baron (1703) adaptée d'une comédie de Térence, manifeste les mêmes traits, et cela est vrai encore du premier chef-d'oeuvre du nouveau théâtre à Londres, les *Conscious Lovers* (1722) de Steele, tirée de la même source. Chez Cibber, le style et le ton sont encore, sauf exception, ceux de la comédie satirique anglaise, c'est-à-dire assez crus. Le style et le ton de l'*Andrienne* de Baron sont gouvernés encore par la bienséance, comme les comédies françaises de l'époque précédente. Dans les *Conscious Lovers*, les deux amants sont «conscients»; leur amour veut être réfléchi, alors que l'épouseur officiel parle sans «conscience», quoiqu'avec force «réflexions» intéressées un langage de maquignon. Depuis longtemps on débitait des maximes sur la scène anglaise²², mais le dialogue consistait en plaisanteries et traits d'esprit au niveau verbal; les deux amants «conscients» s'interrogent davantage.

Des personnages qui cherchent à s'entendre, qui cherchent à approfondir leurs sentiments, un amour qui n'est pas essentiellement coupable, ces traits s'accordent avec la nouvelle confiance qu'inspirait la sensibilité et dont témoigne la lexicologie.

Mais ce sont les livres de morale qui permettent le mieux de se rendre compte des grands progrès que faisait la morale du sentiment dans les premières décennies du dix-huitième siècle.

A la fin du dix-septième siècle et au début du dix-huitième, les livres de morale, *Caractères*, *Characteristics*, *Maxim(e)s*, traité de civilité, conduct-books, périodiques consacrés en grande partie à la «morale», qui est l'étude des hommes, des moeurs, sont extrêmement nombreux à Londres, comme à Paris. Le „Tatler”, le „Spectator”, le „Guardian”, le „Prompter” ont leur contrepartie française, le „Mercure”, où Marivaux fait ses premières armes de moraliste, et le „Spectateur français”, „l'Indigent philosophe” et „le Cabinet du philosophe” composés par ce même Marivaux.

Le *Système du coeur* de Gamaches se distingue par l'unicité de son propos, qui est une défense systématique de la sensibilité dans la vie privée, la vie de tous les jours et les rapports personnels d'un individu avec ses amis et connaissances. En ce qui concerne les moeurs publiques, il faut attendre Hutcheson, Hume et Adam Smith en Grande-Bretagne et d'Holbach en France, pour assister à une élaboration complète de la

²² Voir E. Bernbaum, *The Drama of Sensibility*, „Harvard Studies in English”, 1915, vol. 3; A. Nicoll, *Early Eighteenth-Century Drama*, Cambridge 1929.

doctrine, mais l'essentiel de cette doctrine se trouve, dès la début du siècle, dans les *Characteristics* de Shaftesbury, pour qui les «affections sociales» sont des «affections naturelles»; les rapports de sympathie qui existent naturellement entre les hommes sont le fondement de la morale sociale.

Les livres des moralistes sont fortement marqués par l'influence de la pensée spéculative contemporaine. Celui de Gamaches est éclectique en ce sens qu'à l'analyse cartésienne des «passions de l'âme» et de leurs opérations l'auteur adjoint une conception de la sensibilité et de son activité qui était courante dans les classes de philosophie, et dans les ouvrages de penseurs, comme Locke en Angleterre, ou le comte de Boulainvillier en France, qui avaient accueilli, parmi d'autres influences, celle de la philosophie sensualiste et matérialiste représentée par le nom de Gassendi²³.

Du livre de Descartes, les *Passions de l'âme* (1649), viennent deux éléments constitutifs de la théorie de Gamaches, 1^o la nature mécanique des opérations des sentiments (ou passions), 2^o leur nature cognitive et (comme on dira plus tard) «consciente». Quelque paradoxal que cela paraisse à première vue, c'est le caractère machinal des opérations des sentiments qui confie à ceux-ci, selon Gamaches, leur valeur en ce qui concerne les rapports humains. Cette affirmation n'a, au fond, rien de paradoxal. C'est le fait que ces opérations sont machinales qui est le garant de leur sincérité et de leur authenticité. Quant au caractère cognitif des sentiments, selon Descartes, c'est ce qui est la caution de leur rang élevé dans la vie morale, les apparentant aux «idées». Mais c'est aussi le caractère qui, en fin de compte, devait leur rendre un bien mauvais service, ainsi qu'à toute la morale du sentiment, avant la fin du dix-huitième siècle, car la réflexion est contraire à la sincérité, et un sentiment peut être joué par un hypocrite du sentiment, comme le Valmont de Laclos et le Bergearss de Beaumarchais. En Angleterre, des expressions comme «sentimental knave» seront courantes dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. La sensibilité décrite par Gustave Lanson est cette sensibilité déjà trop consciente pour être tout à fait sincère²⁴. Ajoutons qu'entre la sincérité et l'hypocrisie se place l'ostentation. L'ostentation n'a pas le sentiment pour mobile. Marivaux en fait la remarque:

Jamais la charité n'éta la ses tristes devoirs avec tant d'appareil... c'est une oeuvre brutale et haïssable, oeuvre de métier et non de sentiment²⁵.

²³ Un voyageur français en Angleterre en 1713 et 1714 écrit: «Ceux qui ont quitté la vieille philosophie donnent plus dans les sentimens de Gassendi que dans ceux de Descartes dont je n'ay jamais entendu dire du bien en Angleterre» (G. Lesage, *Remarques sur l'état présent d'Angleterre, faites par un voyageur inconnu, dans les années 1713 et 1714*, Amsterdam 1715, pp. 75—76.

²⁴ *Histoire de la littérature française*, V, ii, iii, 2 (18^e édition, p. 659).

²⁵ *La Vie de Marianne*, éd. Garnier, 1957, pp. 29—30.

Pour Descartes et ses disciples, les «passions» ou «sentiments»²⁶ sont des «idées», c'est-à-dire, pour ces théoriciens, des représentations. Dans le cas des sentiments, ces représentations sont complexes et comprennent, en même temps qu'un objet quelconque, une agitation corporelle et le «moi» du sujet sentant. Malebranche en analyse longuement la structure et le mécanisme, qui comprend même une sorte de *feed-back*, grâce auquel une passion se nourrit d'elle-même²⁷. Il en décrit aussi l'aspect cognitif, employant pour en parler le mot *conscience*, néologisme en ce sens. Cette *conscience* est une pensée «obscur», qu'on ne saurait comparer aux «idées claires» de la géométrie. Les sentiments sont des idées, mais des idées obscures²⁸.

Descartes et Malebranche n'ont pas de sens à donner au mot «sensibilité». Pour eux les sentiments sont des «pensées obscures» isolées. La notion de «sensibilité», ou de capacité générale de sentir, convient mieux à des modes de pensée non-cartésiens, à savoir la philosophie scolastique, et la philosophie sensualiste, qui avait gardé certaines notions de l'école, tout en se débarrassant des vieilles méthodes désuètes. Gassendi avait distingué les «sens externes» d'un «sens interne», qui était chargé de recevoir et de juxtaposer les impressions venues du dehors par la voie des sens «externes», et encore d'éprouver ce désir de persister dans son existence qui caractérise tous les êtres vivants. C'est à ces fonctions que se rapporte le mot «sensibilité» tel qu'il est employé par les partisans du sensualisme philosophique. Boulainviller la définit comme «une modification intrinsèque de l'individu» qui se manifeste

par des affections de recherche et de fuite, qui, à leur tour, mènent à la joie ou à la tristesse, premières passions, non seulement comme premières conséquences de l'être sensible, mais en réalité, parce que toutes les autres passions ne sont que des modifications de celles-ci²⁹.

Le *Traité de métaphysique* de Boulainviller fut composé avant 1712 et eut une large diffusion comme traité manuscrit clandestin avant d'être publié en 1731, mais l'influence qu'il exerça sur la terminologie philosophique se fit sentir plus tard seulement, dans l'*Encyclopédie (Évidence)* et chez J.-J. Rousseau (*Émile*). Pour nous, en ce moment, il sert à montrer

²⁶ «Des perceptions, ou des sentiments ou des émotions de l'âme»: c'est ainsi que Descartes définit les «passions» au § 27 de la première partie des *Passions de l'âme*.

²⁷ *La Recherche de la vérité*, V, i, [dans:] Oeuvres, vol. II, Paris 1963, p. 147.

²⁸ *Ibid.*, III, ii, 4, vol. I, p. 441. En Angleterre, vers la même époque, un des platoniciens de Cambridge, Ralph Cudworth, inventa le mot «con-sense», qui ne fit pas fortune (*The Intellectual System*, 1678, ch. III, § 15, p. 139). Shaftesbury employait «conscience» et «reflection in the mind», que Diderot traduisit, en 1745, par «sentiment intérieur», réservant le mot «conscience» pour la «conscience morale» (*Essai sur le mérite et la vertu* [dans:] Oeuvres, vol. I, Paris 1975, p. 391).

²⁹ Pp. 239—240 de l'édition de 1731 publiée par Lenglet du Fresnoy, sous le titre trompeur de *Réfutation des erreurs de Benoît de Spinoza*; cf. *Oeuvres philosophiques de Boulainviller*, éd. Simon, vol. I, La Haye 1973, pp. 179—180.

qu'une certaine conception très compréhensive de la sensibilité avait reçu une formulation précise dès le début du siècle.

L'auteur chez qui la morale du sentiment se trouve exposée de façon explicite pour la première fois, l'abbé Gamaches, que nous avons déjà nommé, se disait cartésien et l'était certainement, mais il était assez éclectique pour employer la notion de la sensibilité que nous venons de préciser. Gamaches publiait encore, en 1740, un gros livre de physique où il soutenait la théorie cartésienne des tourbillons contre le principe d'attraction de Newton. Il écrivait néanmoins, dans son *Système du coeur*, en 1704 :

La sensibilité est le fondement de toutes les dispositions de l'âme qu'il nous est avantageux de trouver dans les autres (p. 180).

Ayant décrit, en cartésien, le caractère mécanique des attachements affectifs, employant souvent le mot «mécanique», il affirme sans ambages, dans le but de réfuter tout système de morale fondée sur le calcul de l'intérêt personnel, que seul un attachement motivé par la sensibilité est digne de notre confiance. Ce n'est pas que Gamaches prône un amour désintéressé quelconque. Au contraire, il affirme que le mobile de tout sentiment est le plaisir («l'agrément»); ce dont il se méfie, c'est le calcul. Supposons qu'une personne suive la raison et non le sentiment dans la conduite qu'elle adopte envers nous, nous pourrions bien nous demander si elle ne fait que chercher son propre intérêt; mais si elle agit par sentiment, nous pouvons avoir confiance dans sa sincérité (pp. 183—186).

C'est la sensibilité, affirme encore Gamaches, qui nous porte à agir de manière à être utiles à nos semblables. La raison ne constitue pas une force motrice; la sensibilité, par contre, dispose de nos forces; c'est une source d'énergie. Les moralistes rationalistes, les stoïciens, par exemple, nous disent d'aider nos amis malheureux, sans participer à leur chagrin³⁰. Au contraire, notre sympathie est le moyen qu'adopte la nature pour nous porter à les secourir. C'est encore le moyen qu'adopte la nature pour nous disposer favorablement envers le bien général (pp. 205—207). Nos sentiments nous apprennent «machinalement» quelles sont les personnes

³⁰ On trouve, dans le „Spectator”, l'écho de cette affirmation: «The Stoics ask us to console with an unhappy friend but not to feel sorry: „take care that thy sorrow be not real” (Epictetus, *Enchiridion*, 6). The more rigid Stoics would not even make a show of sorrow. For my part, I am of opinion compassion does not only refine and civilize human nature, but has something in it more pleasing and agreeable than what can be met with in such an independent happiness, such an indifference to mankind as that in which the Stoics placed their wisdom» (5 vi' 12). Par contre, La Rochefoucauld écrit: «Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrais ne l'être pas du tout; cependant il n'y a rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée» (*Portrait de La Rochefoucauld fait par lui-même*, 1658, [dans:] *Oeuvres*, Pléiade, 1957, pp. 11—12). En 1659, le stoïcisme était encore à la mode dans la bonne société française.

qui sont bien disposées envers nous. Nous nous trompons parfois, mais le sentiment est un meilleur guide que l'amour de soi soi-disant éclairé. Nous nous découvrons notre intérêt véritable bien mieux par la «voie du sentiment»³¹ que par le calcul. La nature nous dispose à chercher notre propre bien-être, mais nous pouvons affirmer que nous agissons d'une manière désintéressée lorsque nous suivons l'impulsion de nos sentiments (pp. 305—308). On ne peut nous accuser de porter le masque.

Cette allusion au masque constitue une réponse à La Rochefoucauld, qui s'était servi de cette métaphore pour établir un rapport entre l'amour des autres (apparent) et l'amour de soi (vrai). La spontanéité dont parle Gamaches supprime le masque. Elle supprime aussi le miroir de la sympathie dans lequel, selon Abbadie, autre moraliste du temps, nous nous aimons nous-mêmes dans la ressemblance que les autres ont avec nous³².

On ne saurait présenter de façon plus systématique que ne fait Gamaches les avantages de la sensibilité dans la vie quotidienne. Il n'était pas seul. Divers auteurs de traités de morale reprennent les mêmes thèmes dans la troisième et quatrième décennies du siècle. L'abbé Desfourneaux en donne une version aristocratique en 1724, dans son *Essai d'une philosophie naturelle*. Il rapproche la sensibilité du «goût», distingue entre les «belles âmes» et les «âmes basses», et recommande la modération, mais il est tout aussi convaincu que Gamaches que la sensibilité est la garantie de la sincérité et le mobile des belles actions:

La sensibilité est un état à l'indolence [...] par elle on pratique ce que beaucoup de gens voient seulement par la spéculation [...] par elle on est bienfaisant, philosophe aimable et honnête homme (pp. 67—68).

C'est la morale que pratiquent les personnages sympathiques des romans de Marivaux.

Cette morale s'unit au système d'esthétique de l'abbé Du Bos, dans ses *Réflexions* (1719). Du Bos insiste, comme Gamaches, sur le caractère machinal des opérations du sentiment:

Les cris d'un homme qui ne tient à nous que par l'humanité nous font voler à son secours par un mouvement machinal qui précède toute délibération³³.

L'appréciation des œuvres d'art s'opère «mécaniquement» (vol. II, p. 314). Du Bos appelle la sensibilité un «sixième sens», mais sans attacher à cette expression une signification autre que métaphorique. Le «sixième sens» est «ce qu'on appelle communément le sentiment» (vol. II,

³¹ Abbadie emploie cette même expression, mais pour insister seulement sur la rapidité des opérations des sentiments: «la voie du sentiment [...] est bien plus courte [...] que la voie des idées distinctes» (*L'Art de se connaître soi-même*, 1692, p. 43). Selon Du Bos, le public «juge sans intérêt, c'est-à-dire par la voie du sentiment» (*Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, vol. II, 1719, p. 305). Par «sans intérêt», il veut dire «d'une manière désintéressée».

³² *L'Art de se connaître soi-même*, ch. viii.

³³ *Réflexions*, vol. I, p. 36.

p. 308). La sensibilité est le fondement, non seulement de notre appréciation de la poésie et des beaux-arts, mais de toute la vie sociale:

Quand on fait attention à la sensibilité naturelle du cœur humain, à sa disposition pour être ému facilement par tous les objets dont les peintres et les poètes font des imitations, on n'est pas surpris que les vers et les tableaux mêmes puissent l'agiter. La nature a voulu mettre en lui cette sensibilité si prompte et si soudaine comme le premier fondement de la société (vol. I, p. 36).

A Londres, en 1735, on pouvait lire, dans un des périodiques qui s'occupaient de morale et de littérature, „The Prompter”, un essai où l'auteur faisait dépendre le véritable amour de la sensibilité, et la sensibilité de l'humanité:

Humanity, in its first and general Acceptation, is call'd by Holy Writers Good Will towards Men; by Heathen, Philanthropy or Love of our Fellow Creatures. It sometimes takes the name of Good Nature, and delights in Actions that have an obliging Tendency in them: when strongly impress'd on the Mind, it assumes a higher and nobler Character, and is not satisfy'd with good-natured actions alone, but feels the Misery of others with inward Pain. It is then deservedly named Sensibility, and is considerably increased in its intrinsick Worth³⁴.

Cet auteur anglais n'hésite pas à attacher à la sensibilité, comprise surtout comme sympathie, une grande valeur morale: les moralistes écossais, et notamment Hume et Adam Smith chercheront plutôt à faire une sociologie, à savoir pourquoi on attache de la valeur aux attitudes affectives, qu'à valoriser la sensibilité en tant que telle, ou même à l'évaluer³⁵. En France, ce jugement de valeur repose sur un fond de philosophie épicurienne qui manque aux Britanniques. Lemaitre de Claville, auteur d'un *Traité du vrai mérite* (1734), a enseigné un épicurisme chrétien dont il était loin d'être le seul adepte. Pour lui, la sensibilité est une force motrice, ce que la conviction intellectuelle n'est pas:

Vous pour qui j'écris et en qui je suppose une âme de la meilleure trempe, j'aime à croire que vous n'aurez pas besoin, pour devenir bienfaisant, de réfléchir sur les profits qu'on en tire. Livrez-vous tout entier à la bonté du cœur; ce sentiment peut plus, pour mettre l'homme en mouvement que les démonstrations³⁶.

Lévesque de Pouilly suit de plus près encore Épicure, dans ses *Réflexions sur les sentiments agréables* (1736)³⁷, cherchant à montrer que

³⁴ N° LXIII, 17 vi 1735.

³⁵ Au dernier chapitre de son livre intitulé *Passion and Value in Hume's Treatise* (Edinbourg 1966), P. S. Ardal écrit: «Thus we might say, with some justification, that, for Hume, a science of Ethics is possible only as a branch of Psychology, depending for its data upon history and knowledge of man's social behaviour. The statements of this empirical science would be about evaluations; they would not be evaluative expressions» (p. 190).

³⁶ P. 39 de l'édition de 1761.

³⁷ Publié dans un *Recueil de divers écrits sur l'amour et l'amitié, la politesse, la volupté, les sentimens agréables, l'esprit et le cœur*, Bruxelles et Paris 1736, constitué par Saint-Hyacinthe.

la bienfaisance est un plaisir, que le plaisir provient d'un exercice modéré des facultés qui nous sont naturelles, que les «lois du sentiment» conviennent aux besoins de notre corps, que notre bonheur a pour condition celui de nos semblables: les rapports entre les hommes que nous appelons «justice» sont des modes de la bienveillance:

La justice, qui seule renferme toutes les lois, et dont les jurisconsultes ont donné des définitions exactes, n'est qu'une branche particulière de cette bienveillance pour nos semblables (p. 213).

Dans le même recueil où a paru la dissertation de Lévesque, des *Réflexions* qu'on attribue au marquis de Charost, appuient sur la confiance dont la sensibilité est digne:

On peut réduire au sentiment seul les opérations du coeur. Cet instinct qui conduit notre coeur est un guide infiniment plus sûr que les lumières qui éclairent l'esprit. Cela est prouvé par l'expérience; le raisonnement nous trompe souvent, le sentiment nous trompe rarement. Souvent nous voyons faux, presque toujours nous sentons juste (p. 288).

Le sentiment est ici la sensibilité en action. Pour ces moralistes français des quarante premières années du dix-huitième siècle, il est surtout question d'établir le prestige de la sensibilité comme mobile et critère des actions des hommes. L'analyse des concepts qu'ils avançaient mène à des conclusions qui s'accordent avec l'apport de la lexicologie et de la généalogie.

Les philosophes du milieu du siècle transporteront la discussion sur le plan de l'anthropologie et chercheront à saisir le moment où la sensibilité commence d'exister, soit chez l'homme «primitif», soit chez l'enfant. C'est dans ce contexte que prendra tout son sens une expression qui jouera un rôle important dans la spéculation des Philosophes — de Buffon, de Diderot et de Rousseau — à savoir l'expression «sentiment de l'existence». Nous sommes là au seuil de la spéculation moderne sur la naissance de la conscience et de la conscience de soi chez l'homme social³⁸. Ces considérations dépassent les limites de la présente étude, que nous avons consacrée à la genèse de la morale du sentiment comme manière d'envisager les relations personnelles. Née aux approches du dix-huitième siècle, cette nouvelle disposition d'esprit s'est donné, dans des ouvrages accessibles à un public français et britannique³⁹, publiés avant le *Treatise of Human Nature* (1739—1740) de Hume, une solide armature conceptuelle et terminologique.

³⁸ Voir, par exemple, Trãn Duc Thao, *De la phénoménologie à la dialectique matérialiste de la conscience*, II, „La Nouvelle Critique”, 1975, n° 86, pp. 23—29.

³⁹ Hutcheson et Hume puisaient dans des sources françaises; Marivaux imitait le „Spectator” anglais; c'est une époque où les échanges culturels sont intenses, malgré la différence de structure sociale entre les deux pays.

„UCZUCIE”, „CZUŁY”, „CZUŁOŚĆ”, IDEE WEDŁUG „MORALISTÓW”
FRANCUSKICH I BRYTYJSKICH W POCZĄTKACH OSIEMNASTEGO WIEKU

STRESZCZENIE

Leksykologia, genologia i historia idei pozwalają ustalić datę narodzin filozofii uczucia na lata wokół 1700 roku. Wytworzenie leksyki nowej lub odnowionej przez modyfikacje semantyczne oraz analiza podstawowych pojęć psychologicznych dokonały się najpierw we Francji, ale w tym, co dotyczy rodzajów literackich, Anglia posuwała się naprzód równocześnie z Francją. Sformułowanie podstawowych pojęć dotyczących moralności prywatnej, pojęć ześrodkowanych na uczuciu, dokonało się we Francji. W Anglii niesione prądem równoległym pojęcia człowieczeństwa (*humanité*), powszechnej życzliwości, przywiązań naturalnych i społecznych (a to u Shaftesbury'ego) stały się fundamentem nowej moralności publicznej (społecznej). Prace o moralności, znane w obu krajach i wzajemnie wpływające na siebie, pozwalają przestudiować postęp w tych sposobach myślenia i odczuwania, a także terminologię, w którą się przyoblekły.

Przełożyła *Stefania Skwarczyńska*